parvinrent à gagner la ville et le jour après le Cap.

Des trente prisonniers qui purent s'échapper ce jour-là, quinze furent repris et deux furent mis par les gens de leur domicile.

Du Cap, Kannemeyer se rendit à De Haar dans un train militaire en compagnie de réfugiés. On ne peut même observer qu'il était possible que des hostiles essayent de regagner leur pays en profitant de ce train. Kannemeyer s'écria dédaigneusement : « Peuh ! je ne pense pas qu'on fasse tout ce tout (*pluck*) pour m'y chasser. »

De Haar, Kannemeyer gagna un port où il réussit à s'embarquer sur un bateau français qui l'amena à Marseille à la fin de mai.

Le récit qu'en vient de lire ajoute une nouvelle page de sang et d'horreurs au livre d'or du militarisme qui affirme, sous toutes les latitudes, la même barbarie et commet les mêmes atrocités.

NOS DÉPÊCHES

(Par Service Téléphonique Spécial)

CONSEIL DES MINISTRES

Paris, 5 juin. — Le Conseil des ministres s'est réuni, ce matin, à l'Elysée, sous la présidence de M. Loubet. Tous les ministres étaient présents, à l'exception de M. Dandin, actuellement en voyage.

La situation en Chine

M. Delcassé a donné connaissance au conseil des renseignements qui a reçus au sujet de la situation en Chine.

Le ministre de France à Pékin, d'accord avec ses collègues du corps diplomatique, s'emploie activement à la protection des étrangers.

L'amiral Courrejolles, commandant la division navale française, rallie avec ses bâtiments le port où doivent se trouver les amiraux russes, anglais, américains et allemands.

Les Massacres de Chalon

M. Waldeck-Rousseau déposera vendredi sur le bureau de la Chambre le projet d'amnistie voté par le Sénat.

Il a annoncé à ses collègues qu'il avait été informé par M. Simyan, député de Saône-et-Loire, de son intention de l'interpeller au sujet des troubles qui ont marqué la grève de Chalon.

Le président du conseil attend le rapport du préfet de ces gens pour accepter l'interpellation.

CONSEIL SUPÉRIEUR DU TRAVAIL

Discours de Millerand

Paris, 5 juin. — Ce après-midi, à deux heures, a eu lieu la première séance du nouveau Conseil supérieur du travail.

Millerand, ministre du commerce, a présidé cette séance, au début de laquelle il a prononcé le discours suivant :

Messieurs,

En ouvrant la première session du conseil supérieur du travail, réorganisé selon les dispositions du décret du 20 septembre 1899, ma pensée se reporte naturellement vers l'assemblée à laquelle il succède. Plusieurs membres du nouveau conseil ont appartenu à d'autres, j'ai eu l'honneur d'y siéger. Vous vous rendez compte avec quel mélange de respect et de gaîté je vous dévisage.

Le rôle social de la femme

Sans doute ils tiennent leur mandat de la volonté souveraine, la grande majorité d'entre vous a, cependant, été appelée par les suffrages de leurs pairs. 10 y sont appelés par leurs fonctions. Enfin, quelques-uns des quatre personnalités auxquelles il a reconnu un droit de désignation, le ministre du commerce n'a eu d'autre souci que de servir et d'honorer cette assemblée, de la permanence, sur laquelle qui m'a dicté la nomination de Mlle Boucherie, dont je suis heureux de saluer la présence parmi vous, sera comprise et approuvé de tous ceux qui pensent que la femme, que notre compagne, que notre associée dans la mauvaise comme dans la bonne fortune, a le droit de n'être pas exclue de la recherche des améliorations sociales.

Les améliorations sociales

C'est à leur étude que cette assemblée est vouée. Si elle ne doit tenir en principe qu'une session par an, elle laisse, en se séparant, pour lui préparer la besogne, une commission permanente, par elle choisie. Le rôle de vos délégués sera de poursuivre ces grandes enquêtes sociales dont nos voisins d'outre-mer nous ont, par avance, offert le modèle.

En possession des matériaux précieux ainsi rassemblés et du rapport qui les aura mis en œuvre, il vous appartiendra de déduire et de formuler les conclusions. Moins ambitieux de condamner le passé que de préparer l'avenir, vous signalerez le remède à côté du mal, vous montrerez la réforme en dénonçant l'abus.

Vous ne serez point tentés de jouer au Parlement.

Notre préoccupation ne sera pas de limer des articles de loi, mais de fournir au législateur une documentation nombreuse et précise et de lui indiquer, en même temps, dans la plénitude de votre indépendance, la route que selon vous il doit suivre pour parvenir à corriger les imperfections mises au jour.

Toujours vers le progrès

Vous ne pourrez remplir votre mission sans dévoiler du même coup l'idéal qui est le vôtre. Heureuse nécessité. S'il y avait quelque témérité, pour ne pas dire quelque puérilité à prétendre enfermer dans les linéaments rigides d'un système préconçu le riche et complexe développement de la civilisation humaine, ce serait, par contre, nous priver d'une force aussi nécessaire au politique qu'au savant que nous interdire l'hypothèse féconde.

Les idées sont des forces. Vouloir, c'est créer. C'est pour avoir voulu, d'une volonté tâtonnante autant que tenace, l'égalité des citoyens devant la loi que nos pères l'ont, au prix de quels efforts, donnée à la France et au monde.

Qui oserait prétendre qu'ils ont touché le terme du progrès et que leurs descendants ne sauraient sans impiété, porter plus loin leurs regards ?

A ceux tenir à la devise où les fondateurs de la première République enfermèrent leurs conceptions et leurs espérances, est-elle à ce point passée dans les faits qu'il soit chimérique de rêver une société où la réalité soit moins éloignée de l'idéal ?

Les syndicats ouvriers

La démocratie obéit à sa loi en recherchant toujours le mieux. Pour que son action soit irrésistible, il lui suffit d'être réglée. A l'organiser tendent tous nos efforts.

Cet essai d'une représentation professionnelle en est le premier résultat. A côté d'institutions anciennes, fortes du temps et de la tradition, telles que les chambres de commerce et les conseils de prud'hommes, nous avons mis sur le même plan des créations de la troisième République que sont les syndicats.

Les travailleurs sont désormais avertis que pour participer par des délégués sortis de leurs rangs à l'élaboration des réformes économiques qui les touchent le plus, il faut et il suffit qu'ils s'inscrivent dans les cadres de cette grande armée, dont les syndicats sont les bataillons.

Comment s'y refuseraient-ils ? En les y invitant, nous entendons, en même temps que défendre leurs intérêts légitimes, servir la cause de la paix civile en ce pays.

Inculquer à nos concitoyens l'habitude de l'association, le sens des responsabilités, le goût de l'effort persévérant et réfléchi, c'est, on peut le dire, sans risque d'être fois de dé-

tourner les mots de leur sens, faire œuvre de bon républicain et de vrai patriote.

A cette œuvre, messieurs, vous allez collaborer. Permettez qu'en vous souhaitant la bienvenue, je vous en remercie.

Le discours de Millerand, maintes fois interrompu par des bravos, a pris fin sous une triple salve d'applaudissements.

LES ÉLECTIONS ITALIENNES

Le vote de Milan

Rome, 5 juin. — Les chiffres de l'élection de Milan sont trop caractéristiques pour ne pas mériter une mention spéciale.

Dans le premier collège électoral, M. de Andreis, républicain, est élu par 3,069 voix contre 2,376 données au comte Greppi, ministériel.

Dans le deuxième collège, Maino, socialiste, est élu par 2,663 voix contre 2,287 obtenues par M. Colombo, le président de la sortante Chambre.

Dans le troisième collège, M. de Cristoforis, républicain, est élu par 2,764 voix contre 2,204 à M. Gerotto, ministériel.

Dans le quatrième collège, M. Federici, républicain, est élu par 2,266 voix contre 1,856 recueillies par M. Gabba, ministériel.

Dans le cinquième collège, Turati, socialiste, est élu par 2,094 voix contre 1,470 au nom de M. Molana, ministériel.

Dans le sixième collège, Cicotti, socialiste, est élu par 3,347 voix contre 598 accordées à M. Appiani, ministériel.

Si l'on additionne les suffrages, on obtient le chiffre de 20,519 voix socialistes et républicaines contre 9,269 suffrages ministériels et constitutionnels.

Les fusillades de Milan ne paraissent pas avoir développé dans l'esprit de la population l'amour de la monarchie.

Le roi Humbert et les sénateurs de la maison de Savoie viennent d'en faire l'expérience.

Les gains socialistes

D'après l'*Avanti*, le vaillant organe socialiste italien, le Parti socialiste gagne dix-sept sièges à la Chambre.

Les élections de dimanche constituent donc, pour le socialisme italien, une brillante victoire.

« Le président du Conseil, dit l'*Avanti*, voulait décimer l'extrême-gauche. Elle retourne à la Chambre plus nombreuse, plus solide, plus homogène, plus résolue. »

LES MASSACRES OUVRIERS DE CHALON-SUR-SAONE

Les responsabilités

Chalon-sur-Saône, 5 juin. — Voici les réflexions que suggèrent à l'*Union républicaine de Saône-et-Loire*, les graves incidents dont nous avons parlé dans nos précédents numéros :

Par une aberration inexcusable, les autorités, au lieu de garder le calme, de laisser l'exubérance des grévistes s'exhaler par des promenades et des chansons bien inoffensives, se sont livrées à des déploiements de forces ridicules.

Au lieu de laisser les ouvriers circuler librement dans les rues et de se contenter de protéger les biens ou les personnes, que d'ailleurs aucun grévisme ne songeait à menacer, on a fait promener les policiers au milieu de la foule, on a fait carsoler les chevaux jusque sur les femmes et les enfants, on a mis directement en contact, sans que rien ne justifiât une telle mesure, les chasseurs avec les ouvriers.

Ce qui devait fatalement se produire est arrivé.

Les gendarmes brutaux, grossiers et énervés ont manqué de sang-froid. Ils ont procédé à des arrestations arbitraires, à des bousculades, et la foule provoquée s'est au moment oublié jusqu'à manifester son mécontentement.

Des individus ont profité de ce désordre pour se livrer à des actes regrettables. Des pierres ont été jetées sur les gendarmes, sur les soldats. Certains ont même été blessés. On a chargé pour refouler les manifestants; les gendarmes ont tiré sur la foule, faisant plusieurs victimes.

Mais encore une fois, il faut bien qu'il n'y ait pas d'équivoque. Si la gendarmerie et la troupe fussent demeurées casernées, rien de ce qui est arrivé ne se serait produit.

Les grévistes eussent eux-mêmes et sans qu'il eut été besoin de policiers ni de soldats, fait bonne justice des turbulents, des insensés, des agents provocateurs.

Les gens tarés ou provocateurs qui se sont glissés parmi les ouvriers grévistes, et qui ont lancé les pierres, les morceaux de fer, — car il faut insister, ce ne sont pas les grévistes qui sont les auteurs de ces méfaits. — n'auraient pu trouver place dans la foule; on tous cas ils n'auraient pu se livrer — sans être immédiatement arrêtés, — à leurs dangereux et provoquants exploits.

Si les autorités avaient compris leur devoir, laissé la rue libre, la police casernée, rien ne serait arrivé. Tout se serait passé avec calme et dignité.

On n'aurait pas à regretter aujourd'hui de déplorables incidents et on n'aurait pas eu à redouter, à un moment donné, de plus tragiques événements encore.

Les responsabilités sont donc bien établies.

Mais vraiment, quand nous nous donnons la peine de réfléchir un instant nous ne pouvons croire à tant de sottises de la part de ceux qui sont chargés de veiller au maintien de l'ordre public.

Pourquoi, alors que les récents exemples du Creusot, de Montceau sont là, n'avoir pas procédé à Chalon, comme il a été procédé dans ces villes ? Pourquoi n'avoir pas massé les soldats et les gendarmes chez eux, alors que cette façon de faire avait donné de si heureux résultats au Creusot et à Montceau ?

C'est folie criminelle que de mettre aux prises grévistes et soldats, que de vouloir empêcher les premiers de circuler librement dans les rues, de chanter, de se réunir ; c'est absolument injuste et anti-démocratique de mettre à la disposition du patronat puissant, égoïste, féroce, intransigeant, la force armée, alors que déjà il n'a que trop d'avantages pour terrasser et réduire à merci le prolétariat exploité et misérable.

La fusillade

Voici le récit détaillé et exact des événements qui se sont déroulés samedi soir, à Chalon-sur-Saône et qui vont faire l'objet d'une interpellation à la Chambre.

A l'issue d'une réunion publique, un cortège se forma et parcourut diverses rues de la ville, au chant de l'*Internationale*.

Sur la route, des individus étrangers à la population ouvrière, des agents patronaux, s'étaient glissés parmi les grévistes.

Devant la prison, les réverbères qui éclairent l'entrée de la maison d'arrêt sont brisés, les grilles sont secouées violemment, et, dans la nuit, on entend des cris réclamant la liberté des manifestants arrêtés dans l'après-midi.

Puis, suivant la rue d'Autun, le cortège arrive aux abords du canal.

A 10 heures moins le quart, les manifestants, pourchassés par la force armée, débouchent du pont de la Colombière et se jettent sur le Port du Canal.

Une troupe de cavaliers descend le quai du Canal, tandis qu'une autre passant rue d'Uxelles entre dans l'avenue des chemins de fer.

Les manifestants, après s'être quelque peu attardés sur le Port pénètrent dans la rue du Nord.

Ils sont barrés par les deux troupes, mais finissent cependant à gagner la grande rue Saint-Cosme.

Là, une scène épouvantable a lieu.

Les manifestants sont environ au nombre de deux cents, et y comprenant les curieux. Les gendarmes s'opposent au passage et mettent immédiatement sabre au clair, sans que le moindre provocation ait lieu.

Derrière eux se trouve une compagnie de chasseurs, mais ceux-là ne bougent pas ; il semble qu'ils sont commandés par des officiers plus prudents et on nous raconte encore qu'un officier aurait dans cette occasion prononcé des paroles pacificatrices.

Un temps, pendant lequel les manifestants arrêtés, cette fois, sont refoulés vers les chevaux qui devancent la foule des premiers manifestants sont blessés, plusieurs. De longs cris de douleur et de colère retentissent ; des pierres sont lancées sur les gendarmes et quelques-uns coupés.

A ce moment, il faut, il faut dans un peu de sang-froid pour éviter pas malheur; mais il n'y a à aucune autorité civile, et les gendarmes, avec une brutalité sans exemple, chargent à nouveau. Une terrible bagarre a lieu pendant laquelle les gendarmes font usage de leurs revolvers, une horrible fusillade a lieu et d'autres malheurs sont consommés.

Les victimes

Au premier moment, on ne se rend pas exactement compte de l'étendue de la catastrophe ; ce n'est qu'au bout d'un moment qu'on peut compter les victimes. Une d'entre elles, un enfant de 15 ans, Louis Brouillard, va mourir dans la nuit à l'hôpital.

En outre, le peintre Jeoffray est mort le lendemain.

Ces victimes n'étaient pas des manifestants. Elles ont été frappées sur le seuil de leur habitation.

Le jeune Brouillard fut atteint d'une balle à l'abdomen, reçue sur les marches de l'escalier de son domicile.

Le cité en richard, 50 ans, manœuvre au Petit-Creusot, fut frappé dans le corridor de son habitation, d'une balle dans la cuisse.

Le citoyen Jeoffray, peintre, environ 30 ans, a reçu, à l'intérieur de l'un large Martin, une balle dans le ventre, traversé de part en part. La balle a été retrouvée dans son caleçon.

A ces trois victimes, il faut encore ajouter le citoyen Jules Perguud, manœuvre, âgé de 30 ans, il a reçu une balle dans le côté droit, au moment où il sortait sur le seuil de sa porte, pour voir ce qui se passait dans la rue.

Ce blessé est en traitement à l'hôpital, où son état n'est pas sans inspirer d'inquiétudes.

A la vue des victimes la foule pousse un cri d'horreur et les manifestants se meurent sur la maison Gallaud, l'industriel dont les ouvriers sont en grève, dont les vitres volent en éclats. On entend alors trois sonneries de trompette et de nombreux chasseurs au galop de leurs chevaux, de nombreux fantassins au pas gymnastique passent comme une avalanche pour se rendre à l'endroit où des coups de feu ont retenti.

Bientôt le préfet arrive et se rend après des blessés. Puis M. de Jolly reprend le chemin de la ville. Les chasseurs et gendarmes poursuivent la foule sans aucune grossièreté, car nombreuses sont les personnes, hommes et femmes, qui veulent se rendre compte par elles-mêmes des faits malheureux qui viennent de se produire.

A minuit, Louis Stall rentre dans le calme.

Une troisième mort

Après le jeune Brouillard, dont les funérailles ont eu lieu lundi, après le peintre Jeoffray, décédé hier, une nouvelle victime vient de succomber aux suites de ses blessures ; c'est le manœuvre Jules Perguud.

Comme on l'a vu plus haut, ce malheureux avait été atteint d'une balle au côté droit. Celle-ci, pénétrant dans l'abdomen, a déterminé une péritonite. Ses obsèques auront lieu demain.

Les obsèques civiles du peintre Jeoffray ont eu lieu cet après-midi au milieu d'une très grande affluence.

La situation

Aujourd'hui, le travail a repris normalement au Petit-Creusot, qui compte plus de mille ouvriers, et dans la plupart des autres usines.

En ce qui concerne l'usine Gallaud, les grévistes, qui avaient décidé dimanche de reprendre le travail ce matin, se sont réunis aujourd'hui à l'Hôtel de ville. En raison des enterrements de Jeoffray et de Perguud, ils ont ajourné leur rentrée à jeudi matin. Sur la demande de M. Gallaud, directeur de l'usine, ils ont désigné des manœuvres pour nettoyer les ateliers.

M. Simyan, député de la 2e circonscription de Mâcon, est reparti ce matin pour Paris. MM. Gillet, sénateur, et Chaussier, député de Chalon, sont encore ici.

L'enquête ouverte par le procureur de la République se poursuit.

M. de Jolly, préfet de la Saône-et-Loire, reste en permanence à la sous-préfecture.

LA GUERRE SUD-AFRICAINE

LA DÉFAITE DES BOERS

L'occupation de la capitale du Transvaal par l'armée anglaise, annoncée depuis plusieurs jours, est aujourd'hui officiellement déclarée.

Le pavillon britannique flotte sur Prétoria ; il va flotter bientôt sur toute l'étendue des territoires qui formaient jusqu'ici l'État Libre et la République du Transvaal.

Nul plus que nous ne déplore l'écrasement des deux petits peuples qui, pendant si longtemps, luttèrent pour leur liberté.

Nous sommes de ceux qui, voulant faire triompher le Droit chez nous-mêmes, ne peuvent pas assister à la défaite du Droit au dehors, sans s'en sentir atteints.

Mais cette défaite était, malheureusement, trop prévue depuis quelques semaines pour que nous en soyons surpris et, si vifs qu'ils soient, les regrets que nous en éprouvons ne nous empêchent pas de reconnaître qu'il a fallu à l'Angleterre, pour mener à bien cette détestable opération, une force et une vitalité exceptionnelles.

Quel est le pays, en effet, qui aurait pu, sans provoquer une crise intérieure ou extérieure effroyable, transporter près de deux cent mille hommes à une telle distance de son territoire ?

Quel est celui qui aurait pu, avec autant de facilité, dépenser une somme de plus de deux cent millions de livres sterling, pour une conquête aussi lointaine ? Et quel est celui qui aurait supporté, avec une telle sérénité, une aussi extraordinaire série de désastres ?

Tout cela ne rehausse pas, évidemment le prestige de l'Angleterre, car le prestige d'un peuple ne grandit plus aujourd'hui par le succès de ses armes. Mais tout cela montre que, contrairement à ce que certains prétendaient, le colosse britannique n'est pas un colosse aux pieds d'argile.

Reste seulement à savoir si la conquête de l'Afrique du Sud ne réservera pas à l'Angleterre plus de déboires que d'avantages et si, en ayant triomphé du Droit par la Force, elle ne préparera pas au Droit, associé à la Force, une revanche éclatante.

L'Afrique du Sud était divisée, elle va s'unifier sous la domination britannique, et peut-être Anglo Saxons et Hollandais se trouveront-ils un jour d'accord pour défendre ensemble leur indépendance contre les héritiers de M. Chamberlain.

Les peuples civilisés — sauf les Anglais nécessairement — se sont prononcés unanimement, peut-on dire, pour la cause des Boers. En Angleterre même, il s'est trouvé des écrivains courageux pour dénoncer l'injustice de la guerre actuelle. Il est consolant de pouvoir constater que, lorsque leurs intérêts ne sont pas directement en jeu, les hommes manifestent leur aversion pour la force brutale et leur sympathie pour les faibles.

A lire même nos journaux, on serait tenté de croire que les Boers sont des gens simples, aux mœurs patriarcales qu'ils ont toutes les vertus, alors que les Anglais ont tous les vices. La réalité est immensément moins. Les hommes et les peuples ont un ensemble de qualités et de défauts. Ils sont avant tout guidés par leurs intérêts personnels ou collectifs. De là, les conflits et les guerres.

Les Boers ne sauraient faire exception à la règle générale. C'est ainsi qu'ils s'opposèrent à l'exécution d'excellentes réformes réglementant les conditions de travail des esclaves, que les Anglais avaient introduites dans la Colonie du Cap, parce que ces réformes devaient léser leurs intérêts matériels.

Les Anglais ne sont pas en droit, cependant, de leur faire des reproches à ce sujet, car leurs industriels, eux aussi, se sont opposés longtemps aux lois réglementant le travail des femmes et des enfants des esclaves européens, c'est-à-dire des prolétaires, des travailleurs salariés.

Occupation de Prétoria

PAR L'ARMÉE ANGLAISE

LA CONFIRMATION OFFICIELLE

Londres, 5 juin. — Vers midi, le Ward-Office a communiqué la dépêche suivante du maréchal Roberts, datée de Prétoria, 5 juin, matin :

Nous sommes maintenant en possession de Prétoria. L'entrée officielle aura lieu dans deux heures.

BATAILLE AUTOUR DE PRÉTORIA

La dépêche suivante de lord Roberts, antérieure à la précédente, faisait prévoir la prise prochaine de la capitale du Transvaal :

Six Milles Spruit, 4 juin, 8 h. 30 soir. — Nous nous sommes mis en marche ce matin, au point du jour, et nous avons parcouru environ dix milles. Nous avons ainsi atteint le Six Milles Spruit, dont les deux rives étaient occupées par l'ennemi.

L'infanterie montée d'Henry et de Ross, et deux compagnies de yeomanry, délogèrent rapidement les Boers de la rive Sud et les poursuivirent pendant près d'un milles ; mais, à ce moment, elles se trouvèrent exposées à un feu violent parti de canons placés par les Boers dans une position d'où ils commandaient le terrain.

» Notre grosse artillerie, les canons de marine, et l'artillerie de campagne, qui avaient été placés à dessein en avant de la colonne, furent dépêchés à l'assistance de l'infanterie montée, aussi rapidement que possible, à travers les collines ondulées qui entourent Prétoria.

» L'artillerie était appuyée par la brigade Stevenson, de la division Pole Carew, après que quelques jours eurent été lancés, l'ennemi fit déloge de ses positions.

» Les Boers essayèrent alors de tourner notre flanc gauche, mais ils en furent empêchés par l'infanterie montée et les yeomanry appuyés par la brigade Maxwell, de la division Tucker.

» Cependant, comme ils incommodaient encore l'arrière de notre flanc gauche, je fis donner l'ordre à Ian Hamilton, qui s'avançait à 3 milles sur notre gauche, de se rapprocher de nous, afin de combler le vide existant entre les deux colonnes. Ce mouvement est en cours en raison de l'ennemi, qui fut repoussé sur Prétoria.

» J'espérais que nous serions en mesure de poursuivre les Boers, mais les jours sont maintenant très courts, et après une journée en marche et de combats, nous avons dû bivouaquer sur le terrain gagné dans la journée.

» La brigade des cavaliers se trouve à proximité du plus septentrional des cinq forts qui défendent Prétoria, et à moins de 4 milles de la ville.

» French, avec la 3e et la 4e brigades de cavalerie et l'infanterie montée de Hutton, est au nord de Prétoria.

» Broadwood est entre French et Hamilton et le général Gordon surveille le flanc droit. Le corps principal est à une faible distance du pont du chemin de fer, à la station d'Irene détruite par les Boers.

» Nos pertes sont faibles. »

L'enthousiasme à Londres

La nouvelle de l'occupation de Prétoria a provoqué un grand enthousiasme à Londres.

Dans la Cité, ainsi que dans le West-End, la foule est considérable : elle pousse de temps à autre des hourras et chante des refrains patriotiques.

Un grand nombre de maisons sont pavoisées : les camelots, qui vendent de petits drapeaux anglais, réalisent des recettes splendides.

Devant Mansion-House, sur la façade de laquelle la nouvelle a été affichée, une foule énorme n'a cessé de passer lentement toute l'après-midi.

La circulation est extrêmement difficile dans les rues avoisinantes. Que sera-ce le soir ?

Les Boërs dans l'État libre

Des commandos boers continuent à parcourir le nord-est de l'État. Un télégramme de source anglaise dit que les troupes britanniques les rencontrent partout sur un petit espace de terrain et qu'ils se dirigent sur Senekal.

A l'ouest de l'État, une dépêche de Kimberley, publiée par les journaux, dit que les Boers se concentrent près de Lichtenburg, avec l'intention d'attaquer le général Hunter, dont l'avant-garde est arrivée dans cette position.

C'est la guerre de guérillas, et il est probable qu'elle se continuera longtemps encore, coûtant aux Anglais bien de l'argent et du sang.

LES GRÈVES EN BELGIQUE

Gand, 5 juin. — La grève générale des tisserands et des fileurs continue à Gand.

Les grévistes qui ont quitté le travail, il y a environ cinq semaines, sont au nombre de huit mille.

Les patrons ont toujours refusé toutes médiations, et n'ont pas voulu recevoir les délégations ouvrières.

Les menuisiers et les charpentiers, au nombre de 1,000 environ, ne travaillent pas également.

On se rappelle que, dans ces corporations, les patrons ont proclamé le lock-out à la suite d'un conflit survenu dans un atelier.

Les chaudronniers, se solidarisant avec les charpentiers et les menuisiers, viennent, eux aussi, de se mettre en grève, ce qui porte le nombre total des grévistes à dix mille.

Les Entrées à l'Exposition

Paris, 5 juin. — Pendant ces deux journées de fête, dimanche et lundi, on a enregistré à l'Exposition l'entrée de 1,090,368 visiteurs.

Ces chiffres n'ont jamais été atteints. Pendant les fêtes de Pentecôte de 1889 on a compté seulement 647,871 entrées.

Depuis l'ouverture de l'Exposition jusqu'à ce jour il y a eu 8 millions d'entrées. On présume que le chiffre total des visiteurs, cette année, sera d'environ 50 millions.

Et dire que les nationalistes prétendaient que l'Exposition, ouverte par un ministre socialiste, serait un four !

GRÈVES AUX MINES DU GARD

Alais, 5 juin. — Les mineurs du puits Fontanès se sont mis en grève dans la matinée. Le sous-préfet, le maire, les commissaires et la gendarmerie sont sur les lieux.

Le travail continue aux mines de Rochebelle, dépendant de la même concession. On croit cependant que les mineurs du puits Deseours se solidariseront avec ceux de Fontanès.

Faits Divers

HORS RÉGION

LES DÉVOTIONS D'UN CURÉ

Mende, 5 juin. — Un saint homme de curé était élu domicile dans le quartier de la gare, à Langogne. Il mangeait à un hôtel et couchait dans un autre. A cette fin, une chambre il en avait retenu une seconde... pour sa sœur.

Mais l'hôtelier s'étant bientôt aperçu que cette sœur n'était jamais la même, et ne voulant pas croire que le frocard eût tant de sœurs, il lui signifia son congé : l'homme de Dieu dut donc partir en compagnie de « sa dernière sœur ».

Mais comme il fallait bien se mettre à la recherche d'un abri le « fraternel » curé se rendit à la gare de Langogne et s'installa avec sa protégée dans un compartment de première classe, dans le but d'y passer une bonne nuit, bien chaudement.

Le couple y passa, en effet, la nuit en adoration devant la Vierge, représentée sur une affiche de savonnerie. Le lendemain, au point du jour, un employé indiscret les surprit : ils étaient encore... en prières.

Stupéfaction de l'employé, colère de l'abbé honte de la « sœur » qui s'enfuit à toutes jambes on voit le tableau.

Conduits au bureau du sous-chef de service, l'honnête homme dans des explications évasives sur sa présence dans un wagon pendant la nuit. Mais, comme aucun délit caractérisé n'avait été relevé, on accepta les excuses de l'abbé et on l'envoya se faire « hospitaliser » en d'autres lieux.

On dira longtemps de l'aventure à Langogne et dans le département de la Lozère.

Déraillement d'une voiture électrique

4 MORTS. — 9 BLESSÉS

Budapest, 5 juin. — Une voiture de chemin de fer électrique a déraillé, hier, et s'est renversée. Quatre personnes ont été tuées et neuf blessées.

Le public avait pris la voiture d'assaut à la remise et s'y était entassé de telle façon que le mécanicien n'avait pas pu y monter. Le train a été probablement détaché, par suite de la coume. La voiture, qui était sur un terrain en pente, a pris elle-même un mouvement rapide et a déraillé à la première courbe un peu forte.

DANS LA RÉGION

Un homme noyé dans une auge

A HÉNIN-LIÉTARD

La paisible population de la rue de Beaumont, à Hénin-Liétard, était mise en émoi par un suicide étrange.

Le nommé Terneau Jean, cultivateur, célibataire, âgé de 42 ans, occupe avec sa sœur et un domestique, une petite ferme dont ils vivent du produit.

Comme d'habitude, lundi au matin, la sœur et le domestique s'étaient rendus aux champs, pendant que Terneau était resté à la maison, mais, lorsqu'ils rentrèrent pour dîner, ils le trouvèrent dans un baquet destiné à mettre à boire aux chevaux et couché sur le dos.

Ce baquet qui mesure environ 2 m. 50 de longueur sur 0 m. 80 de largeur et 0 m. 35 de hauteur, était à peu près aux trois quarts plein. On s'empressa de le retirer mais il avait cessé de vivre.

On se demande comment Terneau a pu se noyer dans si peu d'eau. M. le commissaire de police a ouvert une enquête.

Les commentaires les plus divers vont leur train.

MORT MYSTÉRIEUSE

A HÉNIN-LIÉTARD

Dans la nuit de dimanche à lundi, pendant que la ducasse battait son plein, le bruit se répandait en ville qu'un homme venait d'être tué dans une bataille. On se rendit sur les lieux et voici ce qui se serait passé :

Dans un estaminet de la rue de Rouvroy, portant l'enseigne au « Joli Coin » étaient attablés plusieurs consommateurs, lorsqu'une discussion assez violente survint entre le nommé Duquesnoy Michel qui avait été candidat aux élections municipales dernières contre la liste républicaine, et le nommé Jaspar Auguste, célibataire, âgé de 34 ans.

Dans le courant de la dispute, Duquesnoy aurait poussé Jaspard et l'aurait fait tomber sans toutefois lui donner de coups.

Jaspard s'étant relevé, retourna chez lui, et, quelques instants après, il en ressortit dit-on, pour aller se promener.

Arrivé à une cinquantaine de mètres de sa demeure il tomba tout-à-coup. On s'empressa autour de lui, mais il avait cessé de vivre.

Le commissaire de police, M. Boudou, prévenu aussitôt, se transporta sur les lieux afin d'ouvrir une enquête sur les causes de cette mort, et après s'être enquis de tous les renseignements nécessaires il en informa le parquet de Béthune.

M. le docteur Cochon, appelé à constater cette mort, a conclu à une mort naturelle.

M. le Procureur de la République a autorisé M. le commissaire à laisser inhumer le cadavre.

SUICIDE D'UN PROFESSEUR

de Saint-Omer

On mande de Grenoble :

« Le cadavre d'un jeune professeur d'anglais au collège de St-Omer, a été trouvé lundi matin, sur la ligne de Grenoble à Chambéry. Le malheureux, nommé Henri Morel, avait été écrasé par un train de voyageurs. On croit à un suicide.

» M. Morel, qui était en villégiature chez des parents, dans la banlieue de Grenoble, était neurasthénique. »

LE MOUVEMENT GRÉVISTE A LILLE

Dans les Filatures de coton

La situation reste stationnaire. Dix-neuf filatures de coton sont toujours en grève.

Dans la journée, des distributions de pain ont été faites par le bureau de bienfaisance et des secours ont été répartis par le Comité de la grève.

Des réunions ont été faites dans les sections de quartiers. Aucune décision importante n'a été prise.

La réunion générale a eu lieu à la Maison du Peuple. Il y a été décidé d'organiser des manifestations à travers la ville. Des dispositions seront prises aujourd'hui.

Réunion aujourd'hui à 10 heures dans les sections de quartiers.

Réunion générale à 2 heures à la Maison du Peuple.

Les ouvriers de la cotonnière d'Hellemmes et de la maison Beutry se réuniront aujourd'hui à 10 heures du matin à la Maison du Peuple.

UNE NOUVELLE GRÈVE

Dix-neuf ouvriers de l'atelier de construction mécanique de M. Ernest Dartois, boulevard Montebello, se sont mis en grève, à la rentrée d'une heure, hier, mardi.

Cet atelier occupe trente ouvriers et il est probable, d'après nos renseignements, qu'aujourd'hui la cessation du travail y sera complète, les onze ouvriers qui sont restés hier à l'ouvrage n'ayant pas cessé la dédition de leurs camarades.

Les grévistes réclament le remplacement de leur contre-maître, M. Auzure, Loridan, auquel ils reprochent des brutalités et des violences de langage que leur dignité ne peut laisser-ils souffrir plus longtemps.

Dimanche dernier, M. Ernest Dartois, fils du patron, a adressé des injures à un ouvrier de 67 ans qui, occupé depuis 35 ans, chez M. Ernest Dartois, fut frappé d'injures, dit-on, par le malheureux en fut pris en plein atelier, d'une crise de larmes, sous les yeux narquois du sieur Loridan et à la grande indignation de ses camarades de travail qui se réunirent difficilement.

Nous espérons que M. Ernest Dartois, dont la sympathique personnalité n'est pas directement en cause dans ce déplorable conflit, empressera de reconnaître le bien fondé des réclamations de ses ouvriers.

ACCIDENT EN GARE DE SOMAIN

Hier mardi, vers 4 heures de l'après-midi, M. Albin Durand, âgé de 24 ans, célibataire, demeurant rue Ste-Barbe, à Somain, employé au dépôt à Somain aux manœuvres de locomotive afin de remettre à son chef des dépêches d'ordre de machines à fournir au planton.

Pendant la locomotive se mit en marche. M. Durand, surpris, essaya, pourtant de ne jeter de coté, mais il fut terrassé par deux pieds écrasés sous les roues de la locomotive.

Le blessé a été transporté à l'Hôtel-Dieu à Douai, M. le docteur Sackeel, lui a donné les premiers soins.

CANARD NATIONALISTE

Le très catholique et très véridique *Soleil* publiait hier la note suivante, reproduite avec empressement par les feuilles nationalistes de Lille : le *Nouvelliste* et l'*Echo du Nord*, du mort Barrois :

« D'une source autorisée, nous tenons, dit le *Soleil*, qu'on s'occupe dans les cercles gouvernementaux de l'éventualité d'un remaniement ministériel. L'impôt sur le revenu en serait la cause.

» M. Caillaux, ministre des finances, remplacerait M. Doumer, comme gouverneur général de l'Indo-Chine, et le portefeuille vacant serait attribué à M. Bourgeois ou même à M. Doumer, à défaut de M. Ribot non acceptant. »

Cette nouvelle n'est qu'un nouveau canard échappé des basses-cours nationalistes.

Elle est catégoriquement démentie par l'*Agence Nationale* et l'*Agence Havas*.

Dernière Heure

LES TROUBLES DE CHALON

Les obsèques de Jeoffray

Chalon-sur-Saône, 5 juin. — Les obsèques du peintre Jeoffray, — que nous annonçons plus haut — devaient avoir lieu à 4 heures mais elles ont été retardées d'une heure pour permettre à une délégation du Creusot d'y assister.

Le cortège s'est formé à la maison mortuaire, voisine de celle du malheureux Brouillard.

La « Fanfare Chalonnaise » jouait des airs funèbres.

Venaient ensuite les couronnes offertes par divers groupements d'ouvriers.

La famille conduisait le deuil, puis venaient les porteurs de drapeaux et la bannière de la Libre Pensée, dont les membres suivaient le convoi. On remarquait également la présence de MM. Gillot, sénateur, et Chaussier.

Par suite de la reprise du travail, l'assistance et les curieux étaient moins nombreux qu'aux obsèques de Brouillard, mais l'affluence était néanmoins considérable.

Le cortège s'est acheminé, sans incident, vers le cimetière où des discours ont été prononcés par MM. Gillot et Chaussier. Le délégué ouvrier du Creusot a également pris la parole ainsi que M. Richard qui, au nom de la Libre-Pensée de Chalon a parlé contre le cléricalisme.

L'assistance s'est séparée aux cris de : « A bas la calotte ! » La cérémonie s'est terminée sans autre incident.

Massacre de Grévistes

EN BELGIQUE

Un mort. — Nombreux blessés

Gand, 5 juin. — Cet après-midi des incidents s'étant produits entre ouvriers débardeurs, qui voulaient continuer à travailler et des grévistes des docks, la police chargea, sabre au clair.

Puis, l'ordre fut donné aux agents de tirer sur les grévistes.

Les policiers firent plusieurs feux de salve.

Un ouvrier fut tué net ; beaucoup d'autres reçurent de graves blessures.

Le gréviste tué a été transporté à son domicile. Les blessés sont soignés à l'hôpital.

L'émotion est extrême dans la ville et la région.

Des gendarmes et des soldats sont arrivés dans la soirée.

LA GUERRE SUD-AFRICAINE

LA SOIRÉE A LONDRES

Londres 5 juin. — Les démonstrations jingoïstes qui avaient accueilli la nouvelle officielle de la prise de Prétoria, ont dégénéré, dans la soirée, en véritables scènes de frénésie. C'était de la folie, du délire.

Quelques fervents patriotes, imitant en petit l'exemple des capitalistes anglais qui vont voler les mines d'or et les propriétés des boers se sont mis à dépouiller conscienc